

DOCUMENT PÉDAGOGIQUE

bathysphere présente

MAKALA

UN FILM DE EMMANUEL GRAS



GRAND PRIX NESPRESSO
SEMAINE DE LA CRITIQUE
CANNES 2017

Mention
spéciale
**L'Œil
d'or**
Le Prix du
documentaire
Cannes



SOMMAIRE

- P. 5 **SYNOPSIS**
- P. 7 **ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR**
- P. 17 **RDC : UN GÉANT AUX PETITS PIEDS**
- P. 20 **ÉCONOMIE : UNE ÉCONOMIE SUSPENDUE AU COURS DU CUIVRE**
- P. 22 **ENVIRONNEMENT : LA FORÊT AU PÉRIL DE LA PAUVRETÉ**
- P. 24 **LE RENOUVEAU CHRÉTIEN : UNE RÉVOLUTION SPIRITUELLE ET SOCIALE**
- P. 26 **LA PRESSE EN PARLE !**
- P. 28 **BIOGRAPHIE ET FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR**
- P. 29 **GÉNÉRIQUE DU FILM**
- P. 30 **DANS LES PROGRAMMES SCOLAIRES...**

— INTRODUCTION — L'INTÉRÊT PÉDAGOGIQUE

Ce dossier pédagogique est édité par Les Films du Losange, distributeur du film MAKALA de Emmanuel Gras, *Grand Prix de la Semaine de la Critique* à Cannes en 2017.

Il propose de guider les professeurs dans l'analyse du film.

On y trouvera un entretien du réalisateur qui nous livre des informations sur la naissance de son projet, ses personnages, les conditions de tournage, ses influences cinématographiques... Nous vous proposons également des textes d'accompagnement pour appréhender le contexte économique, social et environnemental du film. ■



En République Démocratique du Congo (RDC), un jeune villageois, espère offrir un avenir meilleur à sa famille. Il a comme ressources ses bras, la brousse environnante et une volonté tenace.

Parti sur des routes dangereuses et épuisantes pour vendre le fruit de son travail, il découvrira la valeur de son effort et le prix de ses rêves.



ENTRETIEN AVEC EMMANUEL GRAS

— PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE KANTCHEFF —

✓ Où a été tourné Makala ?

En République démocratique du Congo, dans la région du Katanga, au sud du pays. Plus précisément autour de la ville de Kolwezi. C'est une région assez sèche, qui comporte d'immenses mines à ciel ouvert. En swahili, Makala signifie charbon.

✓ D'où vient l'idée de ce film ? L'avez-vous eue en rencontrant Kabwita Kasongo ?

L'idée de ce film m'est venue avant de rencontrer Kabwita. J'avais déjà fait deux tournages en tant que chef opérateur dans cette région et j'avais été marqué par le fait de rencontrer partout des hommes et des femmes transportant à pied des chargements de toutes sortes. Même au milieu de la brousse, on était sûr de croiser quelqu'un transportant quelque chose. Mais c'est l'image de gens poussant des vélos surchargés de sacs de charbon qui m'a visuellement le plus



frappé. Je me suis alors demandé d'où ils venaient, quelles distances ils parcouraient, qu'est-ce que cela leur rapportait... des questionnements très simples. Quel effort pour quel résultat ? Je me suis alors renseigné et j'ai écrit le projet. J'ai rencontré Kabwita en faisant des repérages, une fois les premiers financements obtenus. J'étais accompagné d'un journaliste congolais, Gaston Mushid, très connu là-bas, qui a facilité tout ce que je souhaitais faire. Je suis allé dans les

villages autour de Kolwezi pour rencontrer des gens qui faisaient du charbon. J'ai rencontré Kabwita à Walemba et j'ai su très vite que je voulais faire le film avec lui. J'aimais son attitude, un peu en retrait mais pas timide, son allure, et surtout son regard, plutôt doux mais très vif. En vrai, il y a des gens pour qui on a simplement tout de suite de la sympathie, vers qui on est attiré et c'était le cas avec lui. Un an après, je suis revenu, et nous avons commencé à filmer.



✓ Parlez-nous de Kabwita Kasongo...

Kabwita a 28 ans, il est marié à Lydie. Ils ont trois enfants : un bébé, Brigitte, Séfora, qui doit avoir 2 ou 3 ans, et Divine, 6 ans, qui vit avec une des sœurs de Lydie, à la ville, comme on le constate dans le film. Hormis cela, Kabwita n'a pas de parents dans son village. Son seul bien de valeur est son vélo. Kabwita et Lydie sont locataires de leur case, alors que d'autres habitants sont propriétaires. Ils sont donc pauvres, mais c'est le cas de l'immense majorité des villageois. On ne le voit pas dans le film, mais il a fabriqué lui-même ses outils. Il est très travailleur, il a des responsabilités, mais il a aussi un comportement très jeune : il va boire le mukuyu (une bière artisanale) avec ses amis, aime bien s'amuser. Il a une personnalité très marquée,

il peut se moquer durement des autres. C'est un coriace sous des airs assez tendres.

✓ Que dit sur leur vie quotidienne l'image du rat cuit par Lydie ?

Les villageois vont chasser dans la brousse, mais il n'y a presque plus d'animaux dans les alentours immédiats. A cause de la culture au brulis, on voit des feux de brousse un peu partout et les arbres sont coupés pour faire du charbon de bois. Autour de Kolwezi, la we est dévastée. Les mammifères fuient. Restent des rongeurs et des oiseaux. Les rats sont donc chassés pour se nourrir, ça n'a rien d'exceptionnel. Sinon, l'alimentation de base est le fufu, à partir de la farine de maïs et le manioc. Les villageois élèvent aussi, comme on le voit, des canards, des poules et des petits cochons.

✓ Qu'avez-vous dit à Kabwita avant de commencer le tournage ?

Je lui ai dit que je voulais filmer son travail de « charbonnier ». Du début à la fin, du moment où il coupe l'arbre jusqu'à la vente en ville. Et que je cherchais quelqu'un qui travaillait seul. C'était très simple et finalement suffisant. Il a tout à fait compris quelles étaient mes intentions. Et du coup, on discutait de ce qu'il allait faire, des étapes de son travail. Ça donnait un cadre assez précis et faisait qu'il pouvait prendre en charge son propre rôle. Je pense que le documentaire, surtout lorsqu'on suit une personne en

particulier, devient une collaboration entre le filmeur et le filmé. Le « personnage » devient acteur de son propre rôle. Le documentaire lui permet une nouvelle manière d'être lui-même. Et Kabwita a occupé cet espace avec un naturel et une aisance incroyables.

✓ Il ne fait pas de doute que Kabwita a une très grande conscience de la caméra...

Oui. Etant vraiment partie prenante du film, il s'est mis à créer des situations qui nous ont aidés à raconter notre histoire. J'ai été le premier étonné de la façon dont Kabwita et Lydie ont intégré ce que nous étions en train de faire. Il faut préciser que, comme je savais assez clairement ce que je voulais, nous ne les avons pas harcelés chez eux avec la présence de la caméra. Il y avait un contrat tacite qu'on n'allait pas chercher trop loin leur intimité. Ils montraient d'eux ce qu'ils voulaient, abordaient les mêmes sujets que ce dont ils parlent devant leurs voisins. Nous ne sommes jamais entrés dans leur chambre par exemple.

✓ Quelle influence avez-vous eue sur le tournage ?

D'une certaine façon, ce que fait Kabwita est très influencé par nous. Ce n'est pas un documentaire « capté sur le vif » où l'on ne serait sensé que suivre les événements. S'il a coupé un arbre à ce moment-là, c'est parce que nous lui avons demandé d'attendre que



l'on soit prêt. Sinon, il l'aurait peut-être fait plus tôt ou plus tard. Et, comme on avait des contraintes de temps, il a organisé son travail en fonction. J'ai eu davantage l'impression de faire un tournage avec Kabwita et Lydie, comme il est spécifié dans le générique, que sur eux. Cela dit, au moment où nous filmions, nous n'intervenions pas et, dès lors, j'avais le sentiment qu'ils vivaient simplement leurs vies. Gaston me traduisait ensuite rapidement ce dont ils avaient parlé.

✓ Dans les moments de difficulté physique que Kabwita a connus avec son chargement, n'avez-vous pas été tenté de l'aider ?

Il y a notamment cette longue montée difficile qui peut poser question à certains. Mais pour moi, le contrat du tournage était

que je reste avec lui : je suis là, derrière ma caméra, je travaille avec lui, je cherche les meilleurs angles pour faire exister son travail, même si c'est évidemment beaucoup moins éprouvant physiquement. La sympathie, au sens de « souffrir avec », que je voulais faire ressentir aussi au spectateur, vient du fait que l'on restait ensemble, pas du fait que je m'arrête et pousse avec lui s'il y avait des difficultés.

✓ **L'argument de Makala est assez ténu. À quel moment avez-vous su que vous teniez un film ?**

Les contraintes financières m'interdisaient de partir en Afrique pendant des mois pour y filmer en cherchant un sujet. Il m'est donc venu ce principe d'ordre fictionnel, qui comporte un début et une fin : quelqu'un va d'un point à un autre avec un objectif et rencontre des difficultés. En l'occurrence, ce quelqu'un a fabriqué du charbon et va le vendre. C'est la première fois que dans un projet de documentaire, j'introduis une telle narration. Et par ailleurs, visuellement, il y avait cet homme qui poussait un vélo. J'avais imaginé les multiples manières de filmer l'effort. Mais j'avais un énorme doute sur le fait que cela suffise à constituer un film. D'autant que cet effort est extrêmement répétitif... Je suis donc parti à Kolwezi avec une idée et des doutes. Tout ce qui s'est ajouté à cette base minimaliste a eu valeur de bonus. Par exemple, la puissance cinégénique de Kabwita. Ou la découverte de cet arbre



immense. J'étais loin d'imaginer qu'il serait aussi grand. Quand je l'ai vu et ensuite quand on a filmé la scène, j'ai senti que j'avais quelque chose. Lorsqu'on a en tête un projet réduit à l'essentiel, cela permet de percevoir la richesse des éléments qui s'ajoutent, même modestes. Alors que si le projet initial est mirifique, on ne voit plus rien d'autre. Une certaine forme de dénuement induit une position d'accueil.

✓ **En voyant Makala, on peut songer à Gerry, de Gus Van Sant. Aviez-vous ce film en tête ?**

J'y ai pensé, en effet. *Gerry*, qui m'a laissé des impressions très fortes, est la preuve qu'on peut faire un film avec peu. Notamment par rapport à la marche. Il y a plusieurs plans en particulier, où les deux personnages ne parlent pas mais où on les entend marcher et respirer. Ces plans m'ont donné la sensation de ce que c'est que marcher. Quant à moi j'ai essayé de rendre la sensation de l'effort qui consiste à pousser pendant longtemps un vélo avec un chargement. J'aime aussi beaucoup le cinéma de Bela Tarr. Chez lui la caméra a une présence physique, elle se déplace beaucoup. Le premier plan du *Cheval de Turin*, qui est un long travelling où la caméra tourne autour d'une carriole tirée par un cheval, m'a beaucoup impressionné.

✓ **Votre film est très matérialiste et en même temps ouvre sur une dimension conceptuelle...**



Ce qui m'intéresse, c'est de faire surgir du concret une autre dimension. Le concret, c'est la rencontre de l'homme physique avec la réalité matérielle du monde. Cela peut passer par l'effort, la douceur... On existe par l'action que l'on a dans le monde. Si les enjeux sont simplifiés au maximum, comme dans *Makala*, ressort de façon très claire l'effort de l'homme pour continuer à vivre. Or, en tant que cinéaste, je vois surgir de cela une beauté humaine, qui dépasse le prosaïsme. Il y a une beauté dans le savoir-faire que Kabwita met en œuvre pour construire le four, par exemple.

/ Vous disiez plus haut que votre intention n'était pas de capter sur le vif. Que cherchez-vous dans le documentaire ?

Je cherche l'expressivité, non le réalisme. Je n'aime pas l'esthétique réaliste, dans le sens de reproduire le plus fidèlement possible le réel. Souvent cela va avec une neutralisation de celui-ci : on essaie de ne pas en faire trop et du coup on se refuse à rendre compte de notre émotion. Ce que je veux réussir à faire, c'est rendre la réalité la plus expressive possible. Chercher par quels moyens faire exister plus encore ce qui est là. L'un de ces moyens étant de fixer son attention visuelle sur un élément. Cela passe aussi par la durée et par le découpage. Dans *Bovines*, j'ai fait des gros plans d'herbe qu'une vache était en train de brouter. Je tenais ces plans très longtemps. Suffisamment pour que le spectateur finisse par se dire : « Tiens, c'est étrange, cette bouche qui vient brouter l'herbe, ce bruit, ce corps... ». Des sensations inattendues et indéfinissables arrivent à ce moment-là. Dans *Makala*, c'est pareil : la roue qui rentre dans le sable donne la sensation d'un poids. On sent la machine, le vélo qui s'enfonce et devient un élément vivant.

/ Parlons d'un autre aspect du film. Vouliez-vous faire entrer Kabwita, que l'on a vu souffrir, dans un horizon chrétien ?

Pas spécialement. Je désirais filmer un lieu de culte parce que la religion est très présente au Congo et que Kabwita, comme tout le monde là-bas, est croyant. Lors d'une veillée de prière, où il y a des chants, des transes et des prêches, Kabwita peut communier avec



d'autres êtres humains qui partagent sa situation. Ils ne cherchent pas nécessairement une rédemption, mais déchargent toutes leurs peines. C'est un grand moment d'expression de leur désespoir mais aussi de leurs espérances. Chez Marx, il y a toute une réflexion sur le fait que la religion est l'expression du monde dans lequel on est. Vue ainsi, la religion est humaine. Elle m'intéresse à regarder parce que c'est une manière comme une autre qu'ont trouvée les êtres humains pour exprimer ce qu'ils ressentent vis-à-vis de leur condition. J'ai vu cela à l'œuvre et cela m'a profondément touché alors que je suis athée.

/ Quel est le rôle de la musique de Gaspar Claus ?

Toute musique d'inspiration africaine, donc rythmée, aurait provoqué une redondance par rapport au rythme de la marche. Je souhaitais autre chose. J'en suis arrivé à l'idée du violoncelle, qui a une gamme de basses et d'aigus très larges. Dès que j'ai entendu les compositions de Gaspar Claus, j'ai été convaincu que c'était la musique qu'il fallait : Gaspar joue seul et travaille le violoncelle de telle sorte qu'on entend la matière de l'instrument, le crin sur l'archet, les frottements sur le bois... Le travail a consisté à simplifier au maximum les mélodies, avec des répétitions de motifs, et peu de notes. Pour résonner avec l'image d'un homme seul qui marche. La musique ne devait pas non plus être surplombante par rapport à l'action, mais devait en déployer les potentialités. Par exemple, dans le plan où



on voit trois hommes, dont Kabwita, poussant leur vélo, la musique permet de dilater le temps tout en créant une tension. Elle fait exister plus fortement les images et fait corps avec le film tout en le faisant « décoller » : on sort du constat de l'effort pour arriver à une sensation, plus existentielle, une solitude humaine.

✓ **Makala est superbe plastiquement, tout en évitant l'esthétisation de la misère.**

J'avais tourné *Bovines* entièrement avec une caméra sur pied et cette fois j'ai fait l'inverse, je n'ai même pas emporté de trépied. C'était un choix pratique et esthétique. Je voulais être le plus mobile possible. Je disposais de deux caméras différentes. Une caméra à l'épaule, avec laquelle on obtient des mouvements assez bruts, donc sensément plus « expressifs ». Et un appareil photo assorti d'un petit système de stabilisation, proche d'un « rendu steadycam ». Au final, je constate que j'ai beaucoup utilisé le système stabilisé, qui est d'une certaine manière plus « esthétique », simplement parce que cela permet de faire des plans plus longs qu'on regarde sans être gêné par les cahots. Du coup, je crois que l'on est plus attentif à ce que l'on voit. L'expressivité que je cherche ne passe pas nécessairement par un rendu plus directement expressif de la caméra, elle vient de l'attention que l'on porte aux choses. Et puis, comme Kabwita et ce qu'il accomplit me semblent beaux, j'avais envie de faire exister cette beauté. ■





UN GÉANT AUX PETITS PIEDS

— PAR PATRICK PIRO —

La République démocratique du Congo (RDC), dotée d'un territoire de 2,3 millions de km², vaste comme plus de quatre fois la France, dispose de ressources naturelles d'une richesse exceptionnelle — minerais, bois, biodiversité, eau, terres arables. Deuxième pays d'Afrique par la superficie, il reste néanmoins assez faiblement peuplé en proportion : sa population compte environ 75 millions d'habitants (les estimations varient), soit une densité inférieure à 35 habitants au kilomètre carré.

Le contraste est frappant avec le Rwanda voisin, dix fois plus petit et treize fois plus densément peuplé, dont la démographie contraint très fortement l'essor économique des habitants. Le pays est pourtant mieux placé que la RDC dans le classement mondial de l'Indice de développement humain (IDH) de l'Onu, qui prend en compte le niveau de vie, la santé et l'éducation. Le pays est classé au 176ème rang sur 188 pour l'IDH, avec en moyenne, par habitant, 59 ans d'espérance de vie à la naissance, six années de scolarisation

(pour 35 % de taux d'alphabétisation) et une contribution d'à peine 680 dollars au Produit intérieur brut (PIB) (contre 67 600 dollars en Norvège, premier du classement IDH). La République démocratique du Congo fait partie des dix pays les plus pauvres au monde : 80 % de sa population vit avec moins d'un dollar par jour. La moitié des habitants n'a pas d'accès direct à l'eau potable. Alors que les deux tiers de la population vit en milieu rural, seulement 10 % des terres arables sont mises en culture. Le pays est classé au 184ème rang sur 190 de l'indice de « facilité de faire des affaires » qu'établit la Banque mondiale.

Le groupe avance sans ambages son explication : « La RDC pourrait devenir l'un des pays les plus riches du continent africain et l'un de ses leviers de croissance s'il parvenait à surmonter son instabilité politique. » Instabilité politique : héritage de la colonisation, l'État congolais tente de faire tenir un territoire où cohabitent plus de 400 ethnies et autant de langues, et qui a gardé le français pour



idiome officiel. Le contrôle des richesses du pays par ses élites gouvernantes fait l'objet de luttes d'influence qui se sont traduites depuis vingt ans par deux guerres civiles, dont les ravages sur la population et l'économie se sont très lourdement surajoutés aux handicaps structurels rencontrés par de nombreux pays du continent — sous-investissement dans l'agriculture, difficultés d'administration, faible industrialisation, etc.

Et si les armes se sont actuellement en partie tues, les conflits restent ouverts et pèsent toujours sur l'avenir du pays. Un indicateur



donne une idée de l'insécurité endémique qui règne : le pays est considéré comme l'un des plus dangereux pour les femmes qui y vivent. Dans l'Est du pays, mis sous coupe de groupes armés notamment issus du Rwanda, elles sont des milliers à subir un état de quasi-esclavagisme. ■

**Patrick Piro, journaliste indépendant,
Responsable Écologie et Nord-Sud à Politis**



UNE ÉCONOMIE SUSPENDUE AU COURS DU CUIVRE

— PAR PATRICK PIRO —

Fin 2016 : les voyants économiques de la République démocratique du Congo sont tous dans le rouge, et la catastrophe généralisée semble imminente. Automne 2017, c'est un son de cloche bien différent. Les perspectives de la Banque africaine de développement annoncent pour le pays une croissance qui pourrait atteindre 4 % sur l'année, alors qu'elle avait chuté de 6,9 % à 2,5 % entre 2015 et 2016. Et le redressement devrait se poursuivre en 2018. Une explication majeure à ce renversement : le cours international du cuivre est reparti à la hausse. La tonne se négociait au plus bas fin octobre 2016, à 4 600 dollars au London metal exchange. Un an plus tard, elle repassait, pour la première fois depuis trois ans, au-dessus de la barre des 7 000 dollars.

Les exportations de cette matière première sont la principale source de devises du pays. La demande en cuivre, métal indispensable à l'industrie électronique et électrique ainsi qu'à la construction, est très directement liée au dynamisme de l'activité économique

internationale, sur laquelle la République démocratique du Congo n'a aucune prise réelle. Le Japon et surtout la Chine absorbent la moitié de la production mondiale. Et comme l'économie de ce dernier pays avait nettement ralenti en 2013 et 2014... Que la Chine tousse, et la RDC tombe malade dans la foulée. L'activité repart-elle en Asie ? On souffle à Kinshasa. Les produits de l'extraction minière (cuivre, cobalt, diamant, or, coltan, uranium, etc.) contribuent à 45 % des recettes de l'État.

Une extrême sensibilité aux cours des matières premières, exportées brutes (sans valeur ajoutée), ainsi qu'une très faible diversification : les traits caractéristiques de l'économie du pays rappellent les tares du modèle colonial.

C'est aussi vrai vis-à-vis des importations : faiblement productif et désindustrialisé, le pays fait venir de nombreux biens de l'extérieur. Qu'il faut payer en dollar : que les importations rapportent moins

de devises, et le billet vert devient une denrée rare dont le cours grimpe en flèche. Il y a un an, il fallait moins de 1 000 francs congolais pour acheter un dollar, il en faut désormais 1 600, ce qui augmente le coût de la vie pour toute la population.

La RDC continue cependant rêver bien des économistes... sur le papier. Car le pays est exceptionnellement doté en ressources naturelles. Son sous-sol regorge de plus de 1 100 de minéraux et métaux précieux. Sur 80 millions d'hectares de terres arables (près de trois fois plus qu'en France), 10 % seulement sont exploités. Le territoire englobe près de 60 % des forêts du Bassin du Congo, deuxième massif au monde derrière l'Amazonie. Les ressources hydrauliques sont les plus importantes au monde après le Brésil. Avec 35 milliards de dollars de produit intérieur brut (PIB), le pays pointe pourtant derrière la Lituanie, plus petite et moins peuplée d'un facteur 30 environ. La RDC est l'un des États les plus pauvres de la planète (voir p.00).

Plusieurs explications à cet énorme paradoxe. Tout d'abord, le pays ne s'est pas encore relevé des conflits intérieurs qui l'ont ensanglanté depuis les années 1990 et démantelé tous les secteurs de l'économie. La crise perdure notamment sous la forme d'un bras de fer politique aigu, qui se cristallise autour du départ promis mais

retardé du président Joseph Kabila, qui tient les rênes du pays depuis 2006.

Par ailleurs, l'abondance des ressources a entretenu mille convoitises, notamment lors de 32 années du régime de Mobutu Sese Seko (1965-1997). La corruption a grimpé à des niveaux record. La RDC est classée au 164ème rang mondial sur 178 pays pour cet indice, et ce n'est pas mieux pour le climat des affaires (175ème sur 183). Le volume de l'économie informelle a pu représenter trois fois le montant du PIB national, alors que les revenus sont en grande partie captés par les grands intérêts miniers, les entreprises forestières et autres exploitants des ressources naturelles. Kabila et son entourage possèdent 70 entreprises dans les secteurs des mines, de la banque ou des hydrocarbures.

L'énorme chantier du redressement économique et d'une meilleure répartition des richesses passe par une réforme profonde et à peine entamée de la vie publique, de la gouvernance et la transparence dans les industries extractives. ■

ENVIRONNEMENT : LA FORÊT AU PÉRIL DE LA PAUVRETÉ

— PAR PATRICK PIRO —

À l’instar du Brésil avec l’Amazonie, le plus vaste massif forestier au monde, la République démocratique du Congo (RDC) détient sur son territoire la majeure partie des forêts du Bassin du Congo (près de 60 %), classé deuxième « poumon vert » de la planète pour sa superficie. Au total, la forêt tropicale couvre environ une moitié du pays, sur près de 120 millions d’hectares — l’équivalent de deux fois la surface de l’Hexagone.

Et comme en Amérique latine, le devenir de cet écosystème, riche d’une inestimable biodiversité, alimente d’intenses préoccupations. C’est le cas entre autres pour le parc national des Virunga, dans l’Est du pays, refuge d’une grande faune très menacée, où l’on compte les derniers okapis et gorilles de montagne. En dépit de la surveillance des autorités qui trouvent dans le tourisme d’observation des animaux une lucrative source de revenus, le braconnage est endémique, notamment pour la quête de viande de brousse.

Mais surtout, la déforestation s’accélère considérablement en RDC. Son taux est passé de 0,34 % par an entre 1990 et 2010, à 1 % par an depuis, selon l’Organisation des Nations unies pour l’alimentation et l’agriculture (FAO).

La forêt recule sous l’effet des coupes de bois destiné à l’exportation, dont nombre sont pratiquées en toute illégalité, mais aussi par le brûlis pratiqué par les petits paysans qui dégagent des terres cultivables en incendiant les lisières.

Cependant, la principale source de déforestation reste la demande en énergie des ménages. Selon le gouvernement, les sources d’origine végétale représentent de l’ordre de 95 % de la consommation énergétique en RDC. En dépit de l’énorme potentiel hydraulique du pays, largement inexploité, l’électricité n’est accessible qu’à seulement 9 à 13 % de la population (selon les sources), l’un des plus

faibles taux en Afrique. Les autres — 91 % des habitants —, subviennent à leurs besoins énergétiques en ponctionnant la forêt. Et en très grande partie pour produire du charbon de bois, combustible des cuisines locales par excellence. Pour répondre à la demande, des dizaines de milliers de petits charbonniers ruraux « cuisent » des buches à feu doux sous la terre, processus qui évapore l’eau des fibres jusqu’à ce qu’il ne subsiste que des blocs de concentré de carbone, bien plus dense en énergie que le bois brut et bien moins lourd à commercialiser. Les routes de la RDC sont ainsi sillonnées en permanence de transporteurs de charbon de bois — le makala en langue lingala —, du camion au vélo chargé de plus de 60 kilos de combustible, que leurs propriétaires poussent à pied jusqu’aux agglomérations. En volume, le marché intérieur, essentiellement informel, absorberait ainsi plus de 80 millions de mètres cubes de bois par an, soit près de 400 fois plus que les exportations légales de bois d’œuvre.

Le défaut de modernisation du système énergétique et la persistance de la pauvreté sont donc identifiés comme le premier moteur de la déforestation en RDC, alors que la population s’accroît de 3,3 % en moyenne par an. Cependant, il faut y ajouter l’impact considérable des conflits ethniques, qui auraient causé la mort de cinq millions de personnes depuis la fin des années 1990. Alors que l’économie



Photos © congo-autrement.com

est sinistrée, le niveau d’insécurité et de délitement l’ordre public ont suscité l’explosion des activités illicites — contrebande, exploitation forestière et minière clandestines, etc. L’économie du charbon de bois en fait aussi les frais, secteur « attractif » car indispensable à la fois pour la production d’énergie domestique et pour la survie de toute une population rurale précarisée. À la frontière est du pays, région profondément déstabilisée à la suite du génocide qui a ravagé le Rwanda voisin en 1994, des rebelles hutus qui en ont été chassés après le retour de l’ordre à Kigali ont ainsi organisé un vaste trafic de makala pour financer leurs activités. Cette mainmise organisée sur une partie de la production accentue considérablement la déforestation et pourrait rapporter jusqu’à 35 millions de dollars par an aux groupes armés. ■

LE RENOUVEAU CHRÉTIEN : UNE RÉVOLUTION SPIRITUELLE ET SOCIALE

— PAR STEPHEN SMITH —

Makala se termine alors qu'un jour nouveau se lève. La veille au soir, à bout, Kabwita Kasongo a résisté à la tentation du *Point de Chute*, la buvette de quartier avec sa rumba entêtante, ses effluves de bière, les filles faciles. En entrant sous les néons, dans une salle de prières improvisée, il a fait le choix de l'Afrique moderne. Au lieu de noyer son désespoir, il a voulu « faire tomber les esprits mauvais » et chercher « le parcours de l'homme intègre », selon les mots du pasteur en blouson de dur-à-cuire. Eparpillés entre des chaises en plastique multicolores, des hommes et des femmes d'une congrégation de circonstance - assis, debout, à genoux ou étendus au sol - ont imploré une Afrique nouvelle avec les moyens de l'Afrique traditionnelle : le rituel, le chant, la conjuration des maux,



la communion des esprits. Il s'agit là d'une révolution tant spirituelle que sociale. Elle est en cours, au sud du Sahara, depuis la fin des années 1970, du côté chrétien mais, aussi, du côté musulman. Elle déterminera l'avenir des deux grands monothéismes car, en raison de sa démographie, l'Afrique subsaharienne est leur terre d'avenir. Le sous-continent

représentait 16 pour cent des musulmans et 26 pour cent des chrétiens dans le monde en 2015, mais en comptera 27 pour cent et 42 pour cent - plus de quatre chrétiens sur dix - en 2060. La nouvelle foi protestante, la plupart du temps pentecôtiste ou, sur le modèle américain, *born again*, a beaucoup moins retenu l'attention que le renouveau - parfois djihadiste - de « l'Islam noir ». Surtout en France, la fille aînée de l'Eglise catholique qui a été insensible

au néo-protestantisme jusqu'à tout récemment, quand elle l'a « découvert » dans ses banlieues.

En Afrique subsaharienne, le renouveau chrétien est évangélique au sens large, du prophète d'un bidonville à la fédération mondiale, dans une grande diversité théologique. L'efflorescence de cultes prometteurs de « guérisons » et d'autres « miracles » et, en attendant, dispensateurs d'entraide et de moments fusionnels grâce à des liturgies participatives, est souvent résumé dans le terme « révolution charismatique ». Au niveau de l'expérience, « la rupture par le ravissement », voire l'extase, résume le lien que ces cultes nouent entre spiritualité alternative et performances spectaculaires. Le cœur de cible sont les deux « majorités minorées » au sud du Sahara, les jeunes et les femmes opprimés en « gérontocratie » ; ils quittent la cité, au sens politique sinon au sens propre du terme, en migrant, pour se réinventer en dehors, dans leur vie privée ou à l'étranger, dans la diaspora.

Depuis quarante ans, les croyances évangéliques sont le ferment d'un changement qui ne passe pas par la conquête de l'Etat et le contrôle des leviers politiques. L'Afrique *born again* reformate la sociabilité. « L'évangile de la prospérité », qui célèbre le succès du vertueux, suspend les règles traditionnelles de réciprocité et

affaiblit les liens de parenté par la solidarité entre « frères et sœurs dans la foi ». Avec leur dieu comme allié tout-puissant, de nouveaux sujets - plus individualistes que leurs parents mais moins isolés que les Occidentaux - résistent à la pression de la famille étendue à un moment où le grand nombre de jeunes sans moyens compromet les « rendez-vous du donner et du recevoir ». Par exemple, du fait d'un chômage massif, la règle élémentaire voulant qu'un parent rendant visite soit automatiquement convié à partager le repas de ses hôtes, devient difficile à respecter, l'invité n'étant souvent pas en mesure de rendre l'invitation. Aussi, le foyer évangéliste, aujourd'hui souvent une famille nucléaire installée en ville, refuse-t-il le respect de l'étiquette. Il n'hésite pas à montrer la porte aux parents. Trop pénible pour le plus grand nombre, l'Afrique devient dure pour tout le monde. ■

Stephen Smith, professeur à l'université de Duke, aux États-Unis, ancien responsable Afrique de Libération puis du Monde.

LA PRESSE EN PARLE !

“ UNE VÉRITABLE MERVEILLE. ”

— SOCIETY —

“ SUIVANT LE PÉRIPLÉ D’UN VILLAGEOIS CONGOLAIS PARTI VENDRE SON CHARBON, LE DOCUMENTAIRE D’EMMANUEL GRAS ATTEINT UNE DIMENSION ÉPIQUE (...) UNE SPLENDEUR (...) MAKALA S’OUVRE À UNE DIMENSION ALLÉGORIQUE, DANS LAQUELLE ON PEUT VOIR UNE IMAGE LIMPIDE DE LA CONDITION PROLÉTARIENNE, VOIRE, TOUT SIMPLEMENT, DE LA CONDITION HUMAINE. ”

— LE MONDE —

“ UNE ŒUVRE PLEINE D’HUMANITÉ ET D’INTENSITÉ. ”

— LE POINT —

“ UNE ODYSSÉE AUX DIMENSIONS MYTHOLOGIQUES. ”

— POSITIF —

“ PASSIONNANT, FASCINANT, PUISSANT. ”

— POLITIS —

“ EMMANUEL GRAS TRANSFORME UN LABEUR HARASSANT ET ORDINAIRE EN UNE QUÊTE EXTRAORDINAIRE (...) ET SON DOCUMENTAIRE, QUI POURTANT SE BORNE À REPRÉSENTER UNE MÉCANIQUE MÉTHODIQUE ET RÉPÉTITIVE, PREND DES ALLURES DE FILM D’AVENTURES, POUR S’ACHEVER EN TRANSE MYSTIQUE. ”

— LE PETIT BULLETIN (LYON) —

“ TRAGIQUE ET HALETANT. ”

— SOCIETY —

“ SPLENDIDE DOCUMENTAIRE. ”

— POLITIS —

“ LE FILM AVANCE COMME UNE PURE PARABOLE, ENTIÈREMENT ARRACHÉE AU RÉEL, UN ENSEIGNEMENT PAR LES CHOSSES (...) UNE CLAQUE ET UNE CARESSE. ”

— LIBÉRATION —

“ MAKALA EST UN FILM REMARQUABLE. ”

— TÉLÉRAMA —



EMMANUEL GRAS

— LE RÉALISATEUR —

Emmanuel Gras est un réalisateur français. Particulièrement intéressé par l'aspect visuel du cinéma, il a étudié l'image à l'E.N.S Louis Lumière. Ses films traitent de sujets de société contemporains tout en suivant des partis-pris formels radicaux.

2017 – **MAKALA** - *Grand Prix Semaine de la Critique / Cannes 2017*
Mention Spéciale L'Œil d'Or / Prix du Documentaire Cannes 2017

2015 – **300 HOMMES** (co-réalisé avec Aline DALBIS)

2013 – **ÊTRE VIVANT** [Court métrage]

2012 – **BOVINES** - Sélectionné à l'ACID / Cannes 2012

2007 – **SOUDAIN SES MAINS** [Court métrage]

2005 – **TWEETY LOVELY SUPERSTAR** [Court métrage]

2003 – **UNE PETITE NOTE D'HUMANITÉ** [Court métrage]

2002 – **LA MOTIVATION !** [Court métrage]

GÉNÉRIQUE DU FILM

Avec **KABWITA KASONGO, LYDIE KASONGO**

Image **EMMANUEL GRAS**

Son **MANUEL VIDAL**

Montage **KAREN BENAINOUS**

Mixage **SIMON APOSTOLOU**

Musique **GASPAR CLAUS**

Produit par **NICOLAS ANTHOME (BATHYSPHERE)**

Avec la participation de **CINÉ +, CANAL + INTERNATIONAL, LA RÉGION AUVERGNE
RHÔNE-ALPES**

Avec le soutien de **LA RÉGION ILE-DE-FRANCE, DE LA PROCIREP ET DE L'ANGOA,
DE LA BOURSE BROUILLON D'UN RÊVE DE LA SCAM DU
DISPOSITIF LA CULTURE AVEC LA COPIE PRIVÉE**

En association avec **CINEMAGE**

Distribution France et Ventes internationales **LES FILMS DU LOSANGE**

Cette oeuvre a bénéficiée du
FONDS D'AIDE À L'INNOVATION AUDIOVISUELLE DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

DANS LES PROGRAMMES SCOLAIRES...

SECONDE	PREMIÈRE	TERMINALE
« Les enjeux du développement » « Gérer les ressources terrestres »	« Croissance économique, mondialisation et mutations des sociétés depuis le milieu du XIX ^{ème} siècle »	« Le continent africain face au développement et à la mondialisation »